

Z
O

LE RADEAU DE LA MÉDUSE

de Georg Kaiser
mise en scène
Thomas Jolly

O

Odéon-
Théâtre
de l'Europe

15
juin
30

Le Radeau de la Méduse

de Georg Kaiser
mise en scène Thomas Jolly

BERTHIER 17°

avec

Youssouf Abi-Ayad
Éléonore Auzou-Connes
Clément Barthelet
Romain Darrieu
Rémi Fortin
Johanna Hess
Emma Liégeois
Thalia Otmanetelba
Romain Pageard
Maud Pougeoise
Blanche Ripoche
Adrien Serre
et **Quentin Legrand**
Gaspard Martin-Laprade

traduction
Huguette et René Radizzani
scénographie
Heidi Folliet
Cecilia Galli
collaboration au décor
Heidi Folliet
Cecilia Galli
Léa Gabdois-Lamer
Marie Bonnemaison
Julie Roëls
costumes, maquillages, coiffures
Oria Steenkiste
accessoires
Léa Gabdois-Lamer
lumière
Laurence Magnée
vidéo, effets spéciaux
Sebastien Lemarchand
musique
Clément Mirgues
son
Auréliane Pazzaglia
collaboration à la mise en scène
Mathilde Delahaye
Maëlle Dequiedt

plateau et machinerie
Marie Bonnemaison et Julie Roëls
régie générale
Marie Bonnemaison
consultante en théologie
Corinne Meyniel
administration, communication
Célia Thirouard
production, diffusion
Dorothée de Lauzanne

et l'équipe technique de
l'Odéon-Théâtre de l'Europe

les décors et costumes ont été
réalisés aux ateliers du Théâtre
National de Strasbourg

durée
1h45

créé le
17 juillet 2016 au Festival d'Avignon

production
La Piccola Familia
coproduction
Théâtre National de Strasbourg
avec la participation artistique du
Jeune théâtre national

avec le soutien de
l'ODIA Normandie / Office de Diffusion
et d'Information Artistique de Normandie

Thomas Jolly est artiste associé au
Théâtre National de Strasbourg

La Piccola Familia est conventionnée
par la DRAC Normandie, la Région
Normandie et la ville de Rouen

spectacle créé avec l'accompagnement
artistique de La Piccola Familia

scénographie
Thibaut Fack
son
Clément Mirgues
lumière
Antoine Travert

équipes techniques et pédagogiques
du Théâtre National de Strasbourg

régie générale
Bruno Bléger
directrice des études
Dominique Lecoyer
scénographie et costumes
Pierre Albert
lumière
Sophie Baer
scénographie
Hervé Cherblanc
son et vidéo
Gregory Fontana
costumes
Elisabeth Kinderstuth
artifices
Roland Reinewald
chant
Françoise Rondeleux
plateau
Bernard Saam
maquillages et coiffures
Hélène Wiss

La Maison diptyque apporte
son soutien aux artistes
de la saison 16-17

Le Café de l'Odéon vous accueille
les soirs de représentation avant
et après le spectacle

Des casques amplificateurs destinés
aux malentendants sont à votre
disposition. Renseignez-vous auprès
du personnel d'accueil.

#RadeaudelaMéduse

© Jean-Louis Fernandez / Licences d'entrepreneur de spectacles 1092463 et 1092464

BIBLIOTHÈQUES ODEON Théâtre de l'Europe

jeudi
22
juin
18h

LES DIALOGUES
DU CONTEMPORAIN
La Magie du musée

Rencontre avec Alejandro Jodorowsky, cinéaste,
Philippe de Montebello, directeur émérite du
Metropolitan Museum of Art de New York, animée
par Donatien Grau

Rien ne prédisposait Alejandro Jodorowsky,
auteur de certains des plus importants films des
cinquante dernières années, d'*El Topo* à *Poesía Sin Fin*, poète, créateur de la psychomagie, à
dialoguer avec le non moins légendaire Philippe
de Montebello qui a maintenu le Metropolitan
sur une ligne droite de contemplation artistique
pendant 31 ans. Tous deux nous feront partager
leur passion pour la poésie, leur croyance dans
le musée et en l'expérience transformatrice de
l'œuvre d'art.

INSTITUT
FRANÇAIS

AUTOUR DU SPECTACLE

Rencontre avec l'équipe artistique à l'issue
de la représentation du
mardi 27 juin



Entretien avec Thomas Jolly

Tu as mis en scène *Le Radeau de la Méduse* de Georg Kaiser, à l'occasion de la sortie du Groupe 42 de l'École du Théâtre National de Strasbourg. Qu'est-ce qui a orienté ton choix ?

J'ai eu un coup de foudre pour ce texte, que j'ai découvert en 2004, alors que j'étais à l'École supérieure d'art dramatique du Théâtre national de Bretagne. Je l'ai relu régulièrement depuis, avec le désir de le mettre en scène. Quand Stanislas Nordey, directeur du TNS, m'a proposé de prendre en charge l'atelier de sortie des élèves du Groupe 42, avec six filles et six garçons dans la section Jeu, ça m'a paru être le projet idéal. [...] Je voulais que ce spectacle soit l'occasion pour eux de se confronter à des conditions réelles du montage d'une pièce, sans adaptation et avec, de fait, des disparités sur le plan de l'équilibre des rôles. Tous sont présents en permanence sur le plateau – c'est une des choses qui me plaisait dans la pièce et dans l'aventure avec eux – mais tout le monde n'a pas la même masse textuelle. Alors il y a d'autres choses à inventer et c'est la réalité de toute production : on n'est jamais égaux en volume de parole et chacun a des territoires de travail différents.

Tu parles du fait qu'il s'agit d'un vrai spectacle mais, habituellement, c'est le metteur en scène qui fait la distribution, constitue l'équipe, et c'est un geste fort. Qu'est-ce que ça change pour toi ?

S'il n'y avait pas eu de désir, j'aurais refusé. [...] À la question de ne pas avoir le choix – ou pas tous les choix – que tu évoques, je dirais que je le prends comme je prends toute « commande » : je dis « oui » quand je sens que je me l'approprie ; au bout du compte, ce n'est plus une commande de Stanislas, ce n'est plus un projet d'école. C'est comme pour les opéras : Stéphane Lissner m'avait proposé de mettre en scène *Eliogabalo* de Francesco Cavalli et j'avais tellement envie de le faire que j'en ai oublié que c'était une commande. Sinon, je ne le ferais pas. Je réponds « oui » quand ça correspond à un désir. Ici, c'est le cas.

J'ai travaillé avec tout le groupe : les douze comédiens, les scénographes et costumiers, toute la section régie, le dramaturge et les deux metteures en scène. Elles ont été mes assistantes, suivent la tournée et coachent les deux enfants qui jouent « P'tit renard » en alternance. J'ai également souhaité qu'il y ait des « tuteurs », ou disons un accompagnement artistique de

gens de La Piccola Familia : Thibaut Fack pour la scénographie – qui est un ancien élève de l'École du TNS –, Antoine Travert pour la lumière et Clément Mirguet pour le son, qui a aussi composé la musique. Je tenais à ce qu'ils soient présents pour dialoguer avec les élèves de manière professionnelle, ce que je ne peux pas faire dans tous ces domaines. J'ai voulu que ce soit un vrai spectacle parce que je trouve que c'est violent, la sortie d'une école. Ce que je souhaite, c'est qu'ils puissent avoir un véhicule, un spectacle qui les emmène, qui soit à eux, qui les raconte, qui leur fasse rencontrer la réalité d'une tournée, d'une reprise – la réalité d'une production. Je veux que ce soit leur spectacle, en dramaturgie, scénographie, costumes, lumière, jeu. Moi, je leur ai proposé ce texte et je les dirige évidemment, mais je fonctionne avec eux de la même manière qu'avec les gens de ma compagnie : je ne veux pas être un metteur en scène omnipotent ou démiurge face à des « exécutants ». Dans toutes mes créations je suis le garant de la cohérence, celui qui manœuvre l'ensemble de l'équipe pour lui permettre de s'approprier l'œuvre.

Dans la pièce, les personnages sont des enfants. Comment traites-tu cela ?

Nous ne travaillons pas à « jouer aux enfants ». Parce que la parole de ces enfants est plutôt, au fond, une parole d'adultes – souvent une parole rapportée. Nous travaillons esthétiquement sur la question de l'enfance, par le biais du maquillage, des costumes, mais pas dans une direction de jeu enfantine. Quand nous nous sommes vus pour une première session de travail, en juin 2015, je leur avais dit : « Lisons une partie de la pièce comme si vous aviez dix ou douze ans », et nous avons immédiatement compris que ce n'était pas la piste à suivre ! C'est comme quand un acteur se grime et « joue au vieux » ; c'est trop artificiel. En revanche, on peut retrouver chez eux une part d'enfance, une « maladresse » heureuse et touchante de leur jeunesse d'acteur – dans le sens positif de la maladresse : une candeur. Mais il ne faut surtout pas chercher un pastiche d'enfance.

Qu'est-ce qui t'a séduit dans ce texte – du point de vue de la forme et des thématiques ?

Dans le théâtre de Kaiser, le langage est tellement précis, les didascalies sont à ce point creusées, poétiques, qu'on est presque dans un scénario de cinéma : on a l'impression, en lisant, de « voir » ce qui se passe. Ce réalisme, sur un plateau de théâtre, m'intéresse.

La pièce pose la question de ce qu'on peut faire de l'interprétation d'un texte religieux, ou d'une éducation religieuse. J'ai toujours été éberlué, terrifié, de toutes les dissensions qui existent à ce sujet – pas seulement aujourd'hui, mais depuis la naissance des textes religieux. Ces jeunes enfants qui sont tous chrétiens et ont reçu la même éducation se divisent eux-mêmes à l'intérieur d'une *a priori* communauté.

L'autre question qui résonne aussi terriblement avec l'actualité est celle du déplacement des populations en temps de guerre. Il ne s'agit pas de souligner cela dans le spectacle et c'est un autre contexte – celui de la Seconde Guerre mondiale – mais la réalité est toujours aussi violente: des gens fuient la guerre, prennent la mer au risque d'y perdre leur vie. Ce texte brasse toutes ces questions épineuses et, à mon sens, ce qui se passe dans la pièce est l'exemple type de la tragédie humaine: nous ne serons jamais « unifiés ». Quoi qu'on invente comme dispositif – qu'il soit religieux, social –, les êtres humains se divisent. Et vont jusqu'à la barbarie. Comment émerge-t-elle ? Y compris chez des enfants, si pleins de « bonne volonté » ? Dans ce huis-clos, ce tout petit espace, c'est un concentré de la tragédie de l'humanité qui se joue.

Kaiser finit son texte en 1943. Le contexte de la guerre y est très présent. Les enfants s'interrogent: comment fuir le modèle des adultes qui mène à cela ? Mais au final, leur « éducation » va les mener au pire. Est-ce que tu vois cela comme une critique de l'éducation qui vire à l'endoctrinement ?

Ce qui est saisissant dans la pièce, c'est que ces enfants sont déjà des adultes en devenir, l'adulte en eux grandit et s'exprime à ce moment-là, pour le meilleur comme pour le pire. Les enfants héritent de ce qu'on appelle les « bonnes règles », mais aussi de toutes les superstitions et des jeux de pouvoir du monde des adultes.

Au travers de cette microsociété, Kaiser interroge les mécanismes de pensée et de parole qui se mettent en place pour chercher à donner du « sens » aux événements – y compris au vent, au brouillard. Dans *Sa Majesté des mouches* de William Golding, où des enfants sont également livrés à eux-mêmes sur une île, ça se termine dans une orgie barbare, alors que dans *Le Radeau de la Méduse*, il y a une grande froideur, c'est l'ordre qui prime. Kaiser a écrit la pièce juste après l'événement dont il s'est inspiré – le torpillage, en 1940, d'un navire qui emmenait des enfants anglais fuyant le Blitz au Canada. Il a mis trois ans à l'écrire, jusqu'en 1943. On est en plein fascisme.

C'est ce qui est troublant dans la pièce: ces enfants sont des chrétiens. Des héritiers de la religion européenne. Et l'assassinat est un projet démocratique. Le groupe décide, organise. Kaiser pose un regard impitoyable sur une société qui est elle-même impitoyable, d'une froideur glaçante, où tout est « réfléchi ».

Il faut savoir qu'il a écrit ce texte en exil en Suisse ; en Allemagne, ses livres ont été brûlés, ses œuvres interdites – alors qu'il était très célèbre jusque dans les années 30, c'était l'auteur le plus joué dans le monde germanique. Il est mort criblé de dettes, loin de sa famille, en 1945. Il y a d'une part l'éducation parentale, d'autre part l'éducation



Emma Liégeois, Rémi Fortin



Youssouf Abi-Ayad, Clément Barthelet, Romain Pageard, Romain Darrieu, Blanche Ripoche, Emma Liégeois, Johanna Hess, Rémi Fortin, Thalia Otmanetba, Adrien Serre, Maud Pougeoise, Éléonore Auzou-Connes (de gauche à droite)

religieuse – et les deux se rejoignent. Le texte est d'ailleurs truffé de références bibliques : les sept jours, le partage de la nourriture, la Cène, le bouc émissaire... Le titre évoque le mythe de Méduse et il fait aussi référence à la frégate La Méduse, qui s'est échouée en 1816 : des hommes embarqués sur un radeau pendant treize jours ont vécu la soif, la faim et on raconte qu'il y a eu des bagarres entraînant des noyades et même des cas de cannibalisme – c'est ce qui a inspiré le tableau de Géricault, *Le Radeau de la Méduse*.

Il est donc question de la façon dont l'humanité a dégénéré lors de cet événement... Et dont elle peut dégénérer à tout moment, tout en invoquant des principes de « raison ».

Dans le texte, sur les douze enfants qui parlent, il y en a deux – Allan et Ann – qui ont des prénoms. Les autres personnages sont appelés par des numéros. Est-ce que tu y vois une signification particulière ?

Il y a les « voix guides », qui sont Ann et Allan. Les autres, même s'ils ont leurs particularités, forment souvent une masse, qui oscille d'une voix à l'autre. Cela parle de la façon dont les masses circulent de l'une à l'autre, de la manière dont elles sont manipulées ou enrôlées, embrigadées par la parole. C'est ce que je trouve fascinant dans la pièce : il ne se passe rien, tout n'est que question d'interprétation et d'influence. Et l'on voit que la peur est souvent ce qui produit le plus d'effet et guide les pires actions. C'est ce qu'Allan refuse. Il ne veut plus partir, plus rejoindre cette « réalité » du monde des humains. Il ne peut pas vivre parmi les hommes, puisqu'ils sont ainsi.

Et puis il y a ce personnage surnommé « P'tit renard ». Que peux-tu en dire ?

Il est celui qui est « différent ». Il est roux – c'est là l'origine de ce surnom –, il est plus jeune et il ne parle pas. Le surnom est intéressant parce que c'est celui d'un animal – ce qui, en soi, peut être affectueux mais aussi « déshumanisant » – et d'un animal qu'on dit souvent « rusé », là encore c'est un terme ambigu. Comme il ne parle pas, il devient un espace de projection pour les autres. Et il est celui qui ne « participe pas ». Alors à quoi sert-il ? C'est d'autant plus intéressant que c'est le seul vrai personnage enfantin. À travers P'tit renard, c'est comme si les autres rejetaient leur propre état d'enfance, n'y voyant que faiblesse et inutilité. Ils commencent par être protecteurs, mais rapidement P'tit renard devient l'intrus. Il est celui qui est « Autre ». Et puis il est, bien sûr, celui qui apparaît en dernier, le « treizième » – ce qui va déclencher toutes les discussions et les interprétations.

As-tu fait des modifications dans le texte ou sa traduction ?

Non, je n'ai fait ni coupe ni retouche. Le texte de Kaiser est tellement « concentré », chaque réplique est sculptée, c'est un peu comme Racine, ça ne peut plus bouger. C'est une écriture saisissante pour cela : c'est comme s'il avait enlevé tout le superflu, jusqu'à aller « à l'os », à l'objet final. De façon générale, par principe, quand c'est possible, je ne modifie pas le texte. Certaines personnes me demandaient, au sujet de *Henry VI*, pourquoi j'avais pris le parti de monter l'intégralité du texte. C'est l'auteur qui prime, et ses choix. Je me considère comme un artisan au service de son écriture, de son architecture.

Extrait d'un entretien
avec Fanny Mentré,
TNS, 9 mars 2016

NUIT

L'obscurité est épaisse sur la mer, où
les vagues, sans but, mugissent sourdement.
Parfois elles se brisent, comme si
on frappait dans ses mains pour se lamenter.
Ainsi pleure la mer.
Puis c'est le vent qui élève sa clamour. D'abord
un gémissement – qui monte, retombe.
Puis reprend,
geint plus fort – rencontre un souffle qui se plaint,
vent d'ailleurs. S'unissant à lui –
le souffle se fait parole :

MÉDUSE
MÉDUSE
MÉDUSE
MÉDUSE

Les sons s'évanouissent, et seule une plainte
chuchotée reste suspendue un bref instant –
puis elle se meurt.

Georg Kaiser:
Le Radeau de la Méduse
(trad. René et Huguette Radrizzani, Fourbis, 1996, p. 97)

UNE RAISON PROFONDE

Allan — Sûrement on nous verra, un jour, ou bien on entendra les coups de tambour. On va tambouriner sur deux bidons, si le brouillard revient.

Ann — Tambouriner ne sert à rien et le drapeau ne sert à rien et ramer ne nous donne que des cloques aux mains. Tout cela a une raison profonde. C'est aussi pourquoi le drapeau a disparu. Il n'y avait pas du tout de vent. Et pourtant, il s'est envolé. Si ça, ce n'est pas un signe, je ne sais pas de quoi un signe peut avoir l'air.

Allan — Je ne l'avais pas bien attaché.

Ann — Ce sont seulement des faux-fuyants. La vraie raison subsiste toujours.

Le cinquième garçon — *Après un silence.* Quelle est cette raison, qui fait que nous ne sommes pas sauvés ?

Ann — Comptez – combien nous sommes.

Les enfants regardent autour d'eux.

Le deuxième garçon — Il n'y en a pas un de moins.

La deuxième fille — Ni un de plus.

Ann — On ne peut pas devenir plus – mais moins.

Silence.

Georg Kaiser :
Le Radeau de la Méduse
(trad. René et Huguette Radrizzani, Fourbis, 1996, p. 127-128)

La troisième fille — Est-ce que nous devons attendre – jusqu'à ce que l'un de nous meure ?

Ann — Ce n'est pas un seul – c'est nous tous qui mourrons si nous restons treize.

Silence.



DEVENEZ MEMBRE DU CERCLE

Soutenez la création théâtrale

L'ODÉON REMERCIE L'ENSEMBLE DES MÉCÈNES ET MEMBRES* DU CERCLE DE L'ODÉON POUR LEUR SOUTIEN À LA CRÉATION ARTISTIQUE

ENTREPRISES

Mécènes de saison

AXA France
Dailymotion
LVMH

Grands Bienfaiteurs

Carmin Finance
Crédit du Nord
Eutelsat
SUEZ Eau France

Bienfaiteurs

Axeo TP
Cofiloisirs
Fonds de dotation Emerige
Thema

Partenaires de saison

Château La Coste
Maison diptyque
Rosebud Fleuristes
Champagne Taittinger

PARTICULIERS

CERCLE GIORGIO STREHLER

Mécènes
Monsieur & Madame
Christian Schlumberger

Membres

Monsieur Arnaud de Giovanni
Monsieur Vincent Manuel
Monsieur Joël-André Ornstein
& Madame Gabriella Maione
Monsieur Francisco Sanchez

CERCLE DE L'ODÉON

Grands Bienfaiteurs

Madame Julie Avrane-Chopard
Madame Marie-Jeanne Husset
Madame Isabelle de Kerviler
Madame Marguerite Parot
Madame Vanessa Tubino

Bienfaiteurs

Monsieur Jad Ariss
Monsieur Guy Bloch-Champfort
Madame Anne-Marie Couderc
Monsieur Philippe Crouzet
& Madame Sylvie Hubac
Monsieur François Debiesse
Monsieur Stéphane Distinguin
Monsieur Laurent Doubrovine
Madame Sophie Durand-Ngo
Madame et Monsieur Fady Lahame
Madame Anouk Martini-Hennerick
Madame Nicole Nespolous
Monsieur Stéphane Petibon
Madame Sarah Valinsky

Parrains

Madame Nathalie Barreau
Monsieur & Madame David Brault
Madame Agnès Comar
Madame & Monsieur
Mercedes et Léon Lewkowicz
Madame Stéphanie Rougnon
& Monsieur Matthieu Amiot
Monsieur Louis Schweitzer
Monsieur & Madame
Jean-François Torres

Et les Amis du Cercle
de l'Odéon

Hervé Digne est président
du Cercle de l'Odéon

FAITES
UN DON
EN LIGNE



Théâtre de l'Odéon (détail) © Benjamin Chelly

ODÉON

THÉÂTRE DE L'EUROPE

direction
Stéphane Braunschweig

Abonnez-vous

Les Particules élémentaires

de Michel Houellebecq
mise en scène Julien Gosselin

Три сестры [Les Trois Sœurs]

d'Anton Tchekhov
mise en scène Timofei Kouliabine

La Vita ferma [La Vie suspendue]

texte et mise en scène Lucia Calamaro

Les Trois Sœurs

un spectacle de Simon Stone
d'après Anton Tchekhov

Festen

de Thomas Vinterberg et Mogens Rukov
mise en scène Cyril Teste

Saigon

un spectacle de Caroline Guiela Nguyen

Macbeth

de William Shakespeare
mise en scène Stéphane Braunschweig

Ithaque

Notre Odyssée 1
un spectacle de Christiane Jatahy
inspiré d'Homère

The Encounter [La Rencontre]

un spectacle de Complicité / Simon McBurney
d'après Petru Popescu

Tristesses

un spectacle d'Anne-Cécile Vandalem

Bérénice

de Jean Racine
mise en scène Célie Pauthé

L'Avare

de Molière
mise en scène Ludovic Lagarde

theatre-odeon.eu / 01 44 85 40 40



OBJETS POUR LA VIE


HERMÈS
PARIS